

Une thèse qui confirme les données d'un roman... : l'armée et le fossé entre 1914 et 1918

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **133 (1988)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une thèse qui confirme les données d'un roman...

L'armée et le fossé entre 1914 et 1918

par le Lt-colonel Hervé de Weck

Virgile Rossel, en 1918, publiait *Le roman d'un neutre*, dans lequel il entreprenait de «raconter l'un des moments les plus dramatiques de notre vie nationale», ce que les historiens ont appelé le fossé entre Romands et Alémaniques pendant la Première Guerre mondiale. Jean Réal, un Lausannois de vieille souche, a épousé Annie Maykirch de Berne, dont le frère, capitaine à l'armée, admire l'Allemagne avec un tel fanatisme qu'il ne peut plus se voir en Suisse romande. Cette œuvre a mal vieilli; ses personnages semblent artificiels, parce que Rossel les veut des représentants exemplaires de leur communauté. Pourtant, leurs idées, leurs propos recourent souvent ceux des notables zurichoises que l'on découvre dans *Schweizerspiegel* du Schwytzois Meinrad Inglin. Ce roman paru en 1938 et très vite épuisé, les éditions de l'Aire, en collaboration avec Ex Libris, viennent d'en publier une traduction française¹. L'intrigue commence en 1912, avec la visite en Suisse du Kaiser Guillaume II, et s'achève pendant les grèves de 1918.

Inglin évoque la «saga» des Amman, une famille de la haute bourgeoisie des bords de la Limmat. Le père, conseiller national, commande une brigade d'infanterie; un de

ses fils dirige un journal au conseil d'administration duquel siège le brigadier; sa fille a épousé un instructeur promis à une belle carrière; le frère de M^{me} Amman est le divisionnaire Bosshart.

Le fossé et ses causes...

Ce qu'Inglin dit du fossé qui sépare Romands et Alémaniques correspond tout à fait aux résultats des recherches universitaires les plus récentes². Jusqu'à la guerre de 1870, les Romands éprouvent peu de sympathie pour la France impériale et voient d'un œil plus favorable que leurs compatriotes d'outre-Sarine les victoires de la Prusse. A ce moment, les élites alémaniques perdent leur crainte «viscérale» de la puissance militaire des Hohenzollern, ce revirement s'expliquant en partie par la nécessité d'établir de

¹ Inglin, Meinrad: *La Suisse dans un miroir* (Schweizerspiegel). Roman traduit de l'allemand par Michel Mamboury. Lausanne, Editions de l'Aire et Ex Libris, 1985. 530 p.

² Rutger, Jan Rutgers: *Les rapports entre la Suisse alémanique et la Suisse romande de 1848 à 1895*. Fribourg, Editions universitaires, 1984. 169 p.

bonnes relations économiques avec l'Allemagne récemment unifiée. Chez de nombreux leaders radicaux germanophones, ce nouvel enthousiasme provoque le désir d'imiter le grand voisin. Les populations alémaniques ne partagent pourtant ni leur admiration, ni leur volonté de centralisme. L'armée de milice apparaît comme un bon révélateur des différences de mentalités. A partir de 1895, on manifeste des deux côtés de la Sarine un *souci exagéré* de la défense de sa langue.

Dans *Schweizerspiegel*, Inglin fait ressortir que le fossé sépare principalement des politiciens, des intellectuels, des notables, une donnée qu'un dépouillement de la presse régionale fait aussi ressortir dans le Jura bernois³. Cette forme de fanatisme ne touche pas l'ensemble de ces catégories sociales. Paul Amman ne peut supporter chez son frère Séverin, rédacteur de l'*Ostschweizer*, «sa façon d'admirer les Allemands, de monter en épingle leurs succès et d'évoquer leur prétendu grand avenir (...). Et puis ce ton supérieur pour faire la leçon aux Français, cela dans un journal qui n'est qu'une feuille de chou! Naturellement, il n'a aucune idée de ce qu'est la France.» Séverin provoque aussi de vives réactions chez des parents par alliance, le professeur Junod et son fils, des Romands qui vivent à Zurich, quand il leur dit considérer comme normal que la position dominante en Europe soit occupée par les Allemands, le peuple le plus entreprenant

et le plus cultivé. Ses interlocuteurs lui rétorquent que, pour eux, les Allemands restent un peuple sans vergogne qui ne fait que montrer sa puissance, un peuple de traîneurs de sabre qui se jette à genou devant n'importe quel uniforme, la France restant la nation du droit et de la liberté. Comme chez Virgile Rossel, une famille de notables, formée de Romands et d'Alémaniques, va se diviser.

De multiples sources confirment qu'il existe, dans le corps des officiers, une «caste» trop influencée par les méthodes prussiennes, dont l'image stéréotypée est bien connue: suffisance, arrogance, refus de véritables rapports humains avec les subordonnés, réticences face à la démocratie. Ces officiers se montrent surtout de farouches partisans du drill formel à la prussienne, quotidien et monotone, que même les aspirants les mieux disposés ont de la peine à supporter. Lorsqu'on lit les chroniques des *Actes de la Société jurassienne d'émulation*, rédigées par Gustave Amweg entre 1914 et 1918, on retrouve de telles constatations, mais le notable de Porrentruy ne veut pas nuancer le tableau: pour lui, tous les officiers alémaniques sont «contaminés» par la Prusse.

Le colonel Amman, officier de milice et membre du parti libéral

³ Voir à ce sujet notre article, «L'Ajoie en période de guerre», *RMS*, novembre 1986, p. 544-548

démocrate, ne se sent pas sur la même longueur d'onde que son beau-frère, le divisionnaire Bosshart qui «ne parviendrait jamais à traiter ses semblables d'une manière digne d'un être humain. (...) il était dépourvu (...) de cordialité ou même de bonhomie, et avec ça, pas ascète pour deux sous! (...) quand l'occasion s'en présentait, il était capable de boire sans broncher jusqu'à envoyer tout l'état-major de division sous la table.» Ces «folles» nuits ne sont pas un simple défoulement, mais un moyen de renforcer la camaraderie, l'esprit de corps. Bosshart sait que la beuverie atteindra un «seuil critique», que le respect de la mesure disparaîtra et que refera surface tout ce que la discipline réprime en temps normal. Ces moments privilégiés lui permettent de mieux connaître son monde et les tensions sous-jacentes, manière de faire qui

appartient aussi à la conception prussienne du commandement.

... les conséquences, la marche du service

Inglin ne méconnaît pas les effets bénéfiques du drill sur l'instruction d'une troupe, spécialement à l'entrée en service. En août 1914, «la même détermination animait, dans la clarté diffuse du matin, les groupes et les sections à l'exercice sur toute l'étendue verte des prés fauchés; elle était devenue efficace dans le bataillon, elle avait même gagné le régiment tout entier qui, entré sans hâte en service, s'était transformé en un corps alerte, conduit avec rigueur. A la manière dont sont réunies, huilées, assemblées les pièces d'une machine, les conscrits avaient été réunis, équipés et assem-

Réflexions d'un sous-officier en septembre 1914

Le caporal Fred Amman «était très déçu. L'alarme générale, le grand déplacement des troupes avec ses perspectives aventureuses l'avaient enthousiasmé à tel point, malgré fatigue et tracas, qu'il ne pouvait plus trouver aucun goût au train-train des exercices. (...)

«Fred faisait *exercer*, comme c'était la tâche de tous les caporaux, mais il se gardait bien de blâmer ou de harceler ses hommes, parce que, s'il l'avait fait, ils auraient travaillé comme on peut le faire tout au plus pendant un quart d'heure sans s'épuiser. Mais il fallait *exercer* pendant des heures et les soldats et les sous-officiers se sentaient rejetés à l'école de recrues; l'ennui et l'irritation nourrissaient un écœurement déjà latent. C'était dans cet écœurement qu'il fallait chercher la cause de nombreuses défaillances (...).»

p. 192-194

blés en une troupe et, de même que la machine se met en marche grâce à une source d'énergie, la troupe avait été mise en mouvement par l'intervention de cette détermination, faisant d'elle un outil propre à servir. Le commandant de régiment avait enclenché le courant; le courant avait animé les commandants de bataillon, ceux-ci l'avaient transmis aux capitaines, d'eux il avait passé aux chefs de section, puis aux sous-officiers qui, maintenant, le faisaient agir sur la troupe. A chaque échelon, il y avait de plus ou moins bons récepteurs, mais la force du courant suffisait pour éliminer toute velléité aberrante et pour porter l'ensemble à l'allure qui devait finalement renouveler et augmenter la capacité guerrière de la troupe.»

Rapidement, la motivation baisse, car les soldats subissent un ordre du jour, des contraintes toujours identiques. «La compagnie est prête pour le rassemblement à l'heure matinale comme d'habitude. Comme chaque jour, elle reprenait le travail, non parce que la troupe (...) avait une tâche urgente à accomplir, mais simplement parce qu'il fallait que les soldats soient occupés et qu'ils ne traînent pas dans les cantonnements à ne rien faire. (...) Restait une seule perspective pour tous: la monotonie démoralisante du service quotidien, tel un désert sans fin de neige humide s'étendant devant les yeux des voyageurs épuisés.» Dans les formations qui ne se trouvent pas à la frontière et sont très mal renseignées

sur ce qui se passe dans le monde, les hommes croient retrouver l'ambiance de l'école de recrues.

Beaucoup de soldats connaissent des difficultés financières; ils ont perdu leur place, et leurs proches risquent la misère. Lorsque le danger semble s'estomper, au lieu qu'ils puissent rentrer chez eux et chercher du travail, les voilà obligés, chaque matin, de partir pour l'exercice et d'accomplir des tâches dont ils ne voient pas la nécessité.

Certains commandants d'unité ont beau organiser des causeries, des séances de gymnastique ou des matchs de football, leurs initiatives ne suffisent pas à assainir l'atmosphère. La plupart, d'ailleurs, manquent trop de fantaisie pour savoir remédier aux besoins insatisfaits de leurs hommes.

L'information à la troupe semble une des lacunes les plus graves. Lors d'un mouvement dans le cadre d'une division, ni les soldats, ni les officiers, jusqu'au niveau bataillon en tout cas, ne peuvent dire si l'alarme marque le début de manœuvres, de déplacements qui correspondent à une menace ou du départ pour le combat contre un envahisseur. Marches et prises de position se succèdent pendant plusieurs jours. Finalement, on apprend qu'il s'agissait d'un exercice d'armée. Dans la vie civile, pendant ce temps, chaque journaliste veut «être le premier à jeter en pâture au public une nouvelle importante et (...) augmenter ainsi l'impact de son quotidien, ce qui lui semblait

apparemment plus important que la nouvelle elle-même.»

Schweizerspiegel, un vrai roman dont les personnages ont une complexité et une véritable dimension psychologique, mais aussi une œuvre qui reflète les grands problèmes d'une époque: le fossé et l'influence de l'Allemagne, la crise d'une société suisse en définitive assez immobile, les

conflits de générations, la montée du socialisme et les prémisses des grèves de 1918, l'événement qui a tant marqué l'historiographie dans notre pays⁴.

H. de W.

⁴ Ce texte, dans une version abrégée, a paru dans *Le Démocrate* du 22 avril 1987.

L'ABC du SRT

La nouvelle publication de l'Association suisse des officiers de renseignements (ASOR) est un outil indispensable en format de poche. L'**ABC du SRT** est abondamment illustré et se base sur le nouveau règlement 52.10 SRT ainsi que sur les dernières éditions de la documentation 52.15 Forces armées de l'Est.



Extrait de la table des matières:

- La recherche des renseignements
- Le cahier des charges d'un chef de patrouille ou d'un groupe d'exploration
- L'ordre au chef d'un poste d'observation, au chef d'une patrouille d'exploration
- Les manières de faire un rapport
- Le fonctionnement des postes de commandement et de combat
- Le cahier des charges du chef de groupe de commandement
- La carte du déroulement de combat
- Les signes conventionnels
- Les abréviations
- L'ordre de bataille des propres troupes
- Les forces armées de l'Est

Cette liste non exhaustive ne donne qu'une idée limitée des thèmes qui sont traités de manière claire et graphiquement exemplaire.

Le prix par exemplaire est de Fr. 5.— seulement; un rabais est consenti lors de commandes de plus de 20 exemplaires.

Veuillez commander l'**ABC du SRT**, en indiquant votre grade (officier ou sous-officier), à l'adresse suivante:

**Publications ASOR/VSN
Case postale 24
3127 Mühlethurnen**